

Sébastien FONTENELLE, *Les briseurs de tabou. Intellectuels et journalistes « anticonformistes » au service de l'ordre dominant*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, Paris, 2012, 180 p.

Jean-Louis Vaxelaire

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8558>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8558](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8558)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 446-448

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jean-Louis Vaxelaire, « Sébastien FONTENELLE, *Les briseurs de tabou. Intellectuels et journalistes « anticonformistes » au service de l'ordre dominant* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8558> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8558>

---

s'est opéré qui voit le discours du journaliste s'effacer progressivement devant l'image publique (construite) du candidat qui se montre habile dans la mise en scène de lui-même.

En 1981, au cours de l'élection qui marquera l'accession de François Mitterrand à la plus haute fonction de l'État, « la campagne télévisée traduit, à bien des égards, le triomphe d'une communication politique scintillant à la lumière des paillettes de la publicité, comme en témoignent les émissions officielles » (p. 20). Durant la campagne officielle, les candidats diffusent à la télévision des clips publicitaires qui introduisent leur intervention. Certains marquent les esprits « comme celui préparé par Jacques Séguéla pour Mitterrand qui consiste en un vidéogramme de 800 photos projetées en seulement 78 secondes » (p. 22). En 1988, tout est rassemblé pour que les journaux télévisés s'en tiennent aux péripéties de campagne, ponctuées par les sondages, les faits et gestes des candidats, les comportements et formules spectaculaires. En 1995, la principale nouveauté provient de ce que tous les candidats exaltent « la proximité avec les Français [...], qu'ils illustrent notamment dans leurs clips de campagne où apparaissent désormais des "anonymes", censés refléter les sentiments et préoccupations de la population » (p. 23). L'émission de télévision est donc principalement consacrée à la fabrication d'un échange fictif, factice, entre les électeurs et les hommes politiques : « Chirac répond aux interrogations de quatre Lillois, réunis dans une brasserie, Balladur, lui, à celle de quatre Montpelliérains, rassemblés dans un café, etc. » (*ibid.*). Cette manipulation des images s'assortit de la construction d'une mise en scène d'échanges féconds et chaleureux liant les politiciens avec leurs concitoyens, qui ressortit simultanément au *storytelling* et à la théâtrocratie politiques.

Dans sa contribution, Jacques Gerstlé (pp. 71-78) propose de repartir « d'une conception de la campagne électorale définie comme une compétition sur le sens à donner à la confrontation entre des offres politiques concurrentes » (p. 71). L'auteur montre que la campagne est avant tout une compétition interactive car aucun acteur ne peut prétendre contrôler à lui seul sa dynamique, et « elle est donc marquée par de l'interdépendance stratégique entre les candidats » (*ibid.*). Selon l'auteur (*ibid.*), la campagne se pense aussi comme « une interaction symbolique en ce qu'elle porte sur l'interprétation à donner de la situation politique présente et future ». En définitive, une campagne électorale pour la présidence de la République française n'est rien d'autre qu'une compétition symbolique dans laquelle chaque acteur

s'efforce de contrôler le sens dominant de la situation. Dans la plupart des campagnes électorales, « les candidats ont deux types de moyens principaux pour faire entendre leur voix auprès du grand public : ce que j'appelle la communication contrôlée sur laquelle ils ont la maîtrise totale du contenu et de la forme (discours, affiches, clips, meetings, tracts, blogs, allocutions officielles, etc.) d'une part, et l'information des médias sur laquelle ils ne peuvent que peser, d'autre part » (*ibid.*).

La communication politique s'accompagne d'une aptitude, plus ou moins grande selon les individus, à composer avec les effets persuasifs de l'information. L'accès privilégié de certains politiciens leur donne une « visibilité qui leur permet de dominer quasi-physiquement la scène politique » (p. 77). En définitive, la politique se caractérise essentiellement par une capacité à orienter l'attention publique et à dicter les enjeux sur lesquels une collectivité doit agir et se prononcer. Cet ouvrage propose donc un regard nouveau sur les liens entre élections présidentielles et média télévisuel et c'est principalement là que réside son apport et son originalité.

Alexandre Eyries

IRM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200

alex.eyries@yahoo.fr

**Sébastien FONTENELLE, *Les briseurs de tabou. Intellectuels et journalistes « anticonformistes » au service de l'ordre dominant.***

Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, Paris, 2012, 180 p.

Le livre s'inscrit dans un courant de pensée né en 1997 avec *Les nouveaux chiens de garde* de Serge Halimi (Paris, Éd. Raisons d'agir) et se perpétuant avec des sites internet de critique des médias tels Acrimed (accès : [acrimed.org](http://acrimed.org)) ou Arrêt sur images (accès : [arretsurlimages.net](http://arretsurlimages.net)). Ce courant consiste à affirmer que les distinctions entre la presse de gauche et celle de droite ne sont, le plus souvent, que superficielles puisque les grands médias se rejoignent dans la *doxa* contemporaine, par exemple dans la défense des valeurs du néolibéralisme. Dans l'ouvrage, le journaliste Sébastien Fontenelle se focalise sur la question du racisme, spécifiquement de l'islamophobie, qu'il juge particulièrement présente chez ceux qu'il appelle les « éditocrates », néologisme créé avec quelques collègues dans un ouvrage de 2009 (Mona Chollet, Olivier Cyran, Sébastien Fontenelle et al., *Les éditocrates ou comment parler de (presque) tout en racontant (vraiment) n'importe quoi*, Paris, Éd. La Découverte) permettant de regrouper des éditorialistes et des essayistes influents.

Ici, la catégorie des éditocrates est réduite à celle des briseurs de tabou, ceux qui, sous prétexte de s'écarter du carcan du politiquement correct, de la bien-pensance, en viennent à libérer une parole que l'auteur considère raciste. Selon ce dernier, le problème n'est pas de briser des tabous, mais de ne guère se préoccuper de la vérité et d'être prêt à modifier les faits pour qu'ils entrent dans un cadre préétabli – il nomme cela le « réagencement du réel » (p. 29) –, ce qui est très gênant lorsque plusieurs des personnes concernées sont des journalistes. Selon Sébastien Fontenelle, au lieu d'enquêtes sur le terrain ou de recherches fouillées, les éditocrates se contentent de lieux communs qui se répètent d'un article à l'autre. Ainsi l'idée selon laquelle le terme « islamophobie » aurait été engendré par des mollahs iraniens à la fin des années 70 se retrouve-t-elle sous la plume de Pascal Bruckner, de Caroline Fourest et de Michel Onfray sans qu'ils en apportent une preuve, alors que des occurrences du mot apparaissent dans des textes du début du <sup>xx</sup>e siècle (pp. 60-61). Ces problèmes méthodologiques sont aggravés par des approximations, des amalgames courants entre *musulmans* et *arabes*, voire des simplifications populistes. Ainsi l'auteur juge-t-il que Christophe Barbier de *L'Express* « assimile l'ensemble des musulmans de France à d'obscurantistes bigots » (p. 69). On est souvent atterré face à certaines citations si absurdes qu'elles en paraissent inventées. Pourtant, des vérifications prouvent que ce n'est pas le cas : en janvier 2005, dans un éditorial de *Charlie Hebdo*, Philippe Val a écrit que les « terroristes islamiques [...] adorent égorger les Occidentaux, sauf les Français, parce que la politique arabe de la France a des racines profondes qui s'enfoncent jusqu'au régime de Vichy, dont la politique antijuive était déjà, par défaut, une politique arabe » (p. 82). Il ne faut jamais avoir lu un livre d'histoire pour proférer de telles inepties : la politique arabe française – effective de Charles de Gaulle à Jacques Chirac – n'a aucun lien avec Vichy et n'est en aucun cas un aveu de complicité plus ou moins passive du terrorisme islamiste. Ensuite, affirmer que Vichy menait une politique arabe revient à dire qu'être antisémite correspond à être pro-arabe ! Et l'on sent poindre l'équivalence sous-jacente : si l'on est pro-arabe, on risque automatiquement de devenir antisémite. Les faits historiques peuvent aussi être surinterprétés : de la rencontre entre le mufti de Jérusalem et Adolf Hitler, en 1941, Ivan Rioufol tire la conclusion que le lien entre les musulmans et les nazis est indéniable, ce qui lui permet d'inventer le néologisme « nazislamiste » (pp. 99). À partir de ce constat et de l'affaire Merah, Ivan Rioufol met au point une construction où, malgré le fait que les premières victimes de Mohammed Merah étaient, selon les paroles de l'éditorialiste du *Figaro*,

des « parachutistes d'origine musulmane », les actes du tueur de la région toulousaine ne sont ensuite plus analysés que sous l'angle de l'antisémitisme (pp. 162). Par le biais d'une réduction aberrante de la défense de l'islam ou des Palestiniens à l'antisémitisme, la conclusion est d'accuser simultanément Tariq Ramadan, Stéphane Hessel et les antiracistes en général d'avoir enfanté en Mohammed Merah un monstre antisémite.

Finalement, d'après Sébastien Fontenelle, le tabou que l'on cherche à briser se révèle être un élément répété dans les médias importants mais que l'on prétend pourtant tu (pp. 97-99). Ainsi remarque-t-il avec ironie que « les nouveaux insoumis » que sont Alain Finkielkraut et Éric Zemmour sont omniprésents dans les médias et soutenus par le gouvernement des années 2007-2012 (pp. 120-121). Les « saillies [d'Éric Zemmour] font un chœur avec celles de l'hôte de l'Élysée [dans son discours de Grenoble] » (p. 123). De même, l'auteur (pp. 44-52) compare des écrits de Pascal Bruckner et d'autres contre l'idée de repentance à l'occasion des lois sur le rôle positif de la colonisation car ils partagent des points communs et se déroulent lors de la même période. Les liens deviennent si étroits qu'il estime que Nicolas Sarkozy et ses ministres en viennent à reprendre la rhétorique et les thèmes des briseurs de tabous (p. 110). De la lecture de nombreux passages, il ressort que le discours des éditocrates consiste, le plus souvent, en une inversion des rôles : celui qui a accès aux émissions de télévision et est proche du pouvoir se présente comme brimé face au quidam musulman ou au militant d'extrême gauche. La publicité faite autour du « racisme anti-blanc » relève du même processus : le Français de souche devient une personne discriminée au même titre que les étrangers ou les homosexuels, voire peut-être à un degré plus élevé puisque ces dernières catégories sont défendues par l'idéologie multiculturaliste de la bien-pensance.

L'auteur-journaliste (pp. 15-23) soulève aussi un problème éthique lorsque, par exemple, il cite Alain Finkielkraut excusant les paroles plus que tendancieuses de Renaud Camus ou d'Oriana Fallaci (depuis, l'essayiste a ajouté que cette dernière versait dans le racisme). En outre, le propos de Sébastien Fontenelle pourrait être étendu au monde universitaire puisque, à la manière des briseurs de tabou, Slavoj Žižek écrit, dans *Violence* (trad. de l'anglais par Nathalie Peronny, Vauvert, Éd. Au diable Vauvert, 2012, p. 157), qu'Oriana Fallaci délaïsse « le mantra politiquement correct du respect envers l'Autre ». Le point de vue du philosophe slovène peut se comprendre sous un certain angle. D'abord, il a raison d'écrire que l'antiracisme est parfois un racisme paternaliste dissimulé, mais cela

n'abolit pas l'antiracisme en tant que conception humaniste. Ensuite, Oriana Fallaci est, écrit-il (*ibid.*, p. 158), « une athée libérale éclairée » et l'athéisme de Slavoj Žižek le pousse à se rapprocher d'elle face aux croyants musulmans. Néanmoins, lorsque l'essayiste italienne décrit les musulmans comme des rats, il ne s'agit plus de « délaissier un mantra », mais de verser dans l'insulte la plus humiliante. Quant à son passage au sujet de l'« octogénaire », Gaston-Armand Amaudruz, condamné par la justice suisse, elle transforme un militant néonazi en historien et explique que son révisionnisme, comme celui de Robert Faurisson, consiste à « revoir l'Histoire, c'est-à-dire la raconter d'une façon différente de la version officielle » (Oriana Fallaci, *La Force de la raison*, trad. de l'italien par Victoire Simon, Monaco, Éd. du Rocher, 2004, p. 27) ! Que ce soit chez Slavoj Žižek ou chez les auteurs présentés par Sébastien Fontenelle, on note la même confusion entre le *politiquement correct* et le *respect à autrui* : dans le second cas, il n'y a pas un prétendu *tabou de l'immigration*, mais une volonté de ne pas condamner telle personne sur le simple fait qu'elle est d'origine étrangère et de ne pas faire de raccourcis simplificateurs. Se permettre d'insulter des populations entières ou de réhabiliter des révisionnistes n'a rien à voir avec une critique du *politiquement correct* dans tout ce qu'il a de contestable.

Le constat final est particulièrement sombre : Sébastien Fontenelle juge que cette libération d'une parole raciste a des conséquences graves parmi lesquelles des agressions contre des musulmans de plus en plus importantes en France (mais qui ne seraient pas répercutées dans les médias) et, évidemment pire, le massacre perpétré par Anders B. Breivik. À ce sujet, le livre a été écrit avant l'*Éloge littéraire d'Anders Breivik* de Richard Millet (*Langue fantôme*, suivi de *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, Paris, P.-G. de Roux, 2012), qui entrerait parfaitement dans la discussion puisque cet écrivain s'attaque aussi à la « dictature » du *politiquement correct* et croit au choc des civilisations. S'il n'a pas cette conviction que l'Occident va devoir affronter les pays musulmans, Sébastien Fontenelle laisse supposer que le climat actuel est celui d'une future guerre civile.

En outre, lorsqu'un journaliste critique les méthodes d'autres journalistes, on est en droit de s'intéresser à ses propres méthodes de travail. Si le livre est, selon l'éditeur, « rigoureusement documenté » (quatrième de couverture), on peut regretter que, sur le plan des sources, le lien du site internet d'un individu non identifié (p. 60 ; accès : [www.vieuxsinge.fr](http://www.vieuxsinge.fr)) soit traité d'une manière identique à un livre publié aux

Presses universitaires de France ou aux Éditions Le Seuil (pp. 53, 57). Parce qu'il a adopté un style vif, le journaliste-auteur est conduit à multiplier les citations très brèves, hachées, qui, en conséquence, risquent d'être orientées. Enfin, à la fin de l'ouvrage, une question demeure sans réponse : où débute et où s'arrête l'éditorialisme ? Quand un éditorialiste du *Monde* va dans son sens en fustigeant les propos de Brice Hortefeux, Sébastien Fontenelle ne cite pas son nom (p. 108). De même, Laurent Joffrin fait partie des cibles favorites, mais, lorsqu'il semble évoluer et partager le point de vue de l'auteur, ce dernier lui reproche de ne pas être cohérent (p. 143). La quatrième de couverture annonce un « essai au lance-flammes » et il est vrai que l'auteur manque parfois de mesure.

Le travail de Sébastien Fontenelle s'apparente souvent à de l'analyse lexicologique car, pour lui, le choix des termes employés par les briseurs de tabou est essentiel. Puisqu'il présente des professionnels de l'écrit, il est d'autant plus affligeant de lire certaines approximations, surtout lorsque la majorité des personnes citées ne sont pas d'obscurs pigistes mais des figures notables du monde intellectuel français qui, au lieu d'ouvrir les yeux de leurs concitoyens, ne sont que les promoteurs d'une idéologie de l'exclusion.

Jean-Louis Vaxelaire  
ER-TIM, Inalco, F-75007  
jl.vaxelaire@orange.fr

**Aurore GORJUS et Michaël MOREAU, *Les gourous de la com'*. Trente ans de manipulations politiques et économiques.** Paris, Éd. La Découverte, coll. Cahiers libres, 2012 (2<sup>e</sup> édition), 331 p.

*Les gourous de la com'* est un livre publié pour la première fois en 2011 par les journalistes Aurore Gorjus et Michaël Moreau. La deuxième édition a été augmentée d'un avant-propos (pp. i-vi) et d'une postface (pp. 297-315) qui actualisent l'ouvrage en abordant les campagnes présidentielles de Nicolas Sarkozy et de François Hollande, par les témoignages des acteurs qui les ont assistés dans la construction de leurs stratégies de communication.

Les auteurs débute leur analyse par un bref historique de la communication politique et patronale, qui émergerait au début des années 80, lorsque la télévision finit par « imposer ses lois » (pp. 11-14). Ils font le récit d'expériences, heureuses et malheureuses, de politiques qui se sont exposées, par exemple, dans des émissions de divertissement, afin de conquérir l'opinion